



Danser pour donner

Entretien avec Nido Uwera, chorégraphe rwandaise et directrice artistique de la troupe Mpore

Carine Plancke



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/danse/479>

DOI : [10.4000/danse.479](https://doi.org/10.4000/danse.479)

ISSN : 2275-2293

Éditeur

ACD - Association des Chercheurs en Danse

Référence électronique

Carine Plancke, « Danser pour donner », *Recherches en danse* [En ligne], Entretiens, mis en ligne le 05 mai 2013, consulté le 19 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/danse/479> ; DOI : [10.4000/danse.479](https://doi.org/10.4000/danse.479)

Ce document a été généré automatiquement le 19 octobre 2019.

association des Chercheurs en Danse

Danser pour donner

Entretien avec Nido Uwera, chorégraphe rwandaise et directrice artistique de la troupe Mpore

Carine Plancke

NOTE DE L'ÉDITEUR

Entretien réalisé le 5 mai 2013

D'origine rwandaise, Nido Uwera est formée dès son enfance aux danses traditionnelles par les maîtres du dernier ballet royal du Rwanda. Arrivée en France, elle crée et dirige la troupe Mpore. Parallèlement elle poursuit ses recherches avec divers artistes, en particulier Elsa Wolliaston et Pierre Doussaint, avec qui elle danse depuis plusieurs années. Elle participe aussi à de nombreux ateliers et rencontres, avec notamment Robyn Orlin, Norma Claire, Koffi Koko, Yoshi Oida... Elle réalise des créations pour la troupe Mpore et collabore au projet d'autres artistes pour des chorégraphies, comme dans la pièce *Les éphémères* d'Ariane Mnouchkine ou *Dieu venge les siens* de Catherine Decastel. Elle participe à des improvisations avec d'autres artistes, sur des rythmes et musiques divers... Rencontre et performe sur de l'impro-électroacoustique avec le duo d'art sonore Kristoff K. Roll ... Interprète dans *Les Masses Merveilleuses* de Pierre Doussaint, dans *Lâchez les Reines* de Sandra Moens, dans *Home* de Anne Dreyfus...

Nido Uwera



Image reproduite avec l'autorisation de Nido Uwera

- 1 Sa pédagogie se nourrit de toutes ces rencontres, ainsi que des autres formes d'expression corporelle qu'elle pratique, comme le Sheng Zhen Qi Gong. Nido Uwera enseigne les danses du Rwanda dans des cours et anime des stages/ateliers en France, Suisse, Italie, Mexique. Son enseignement est accessible à tout le monde (danseurs professionnels, amateurs confirmés, débutants, jeunes). Elle est le plus souvent accompagnée de percussionnistes et /ou de chants.
- 2 Les danses de l'Afrique de l'Est étant peu connues et évoquées en France en comparaison avec celles de l'Afrique de l'Ouest, cet article permet d'entrer en contact avec une de ces pratiques dansées qui reste à découvrir. Il porte ainsi témoin de l'énorme diversité des danses sur le continent africain, qui, trop souvent, continuent à être catégorisées sous le vocable réducteur de « la danse africaine » (Lassibille, 2004). Plutôt qu'une description formelle et analytique des danses rwandaises (Nkulikiyinka, 2002), l'entretien avec Nido Uwera offre une vue de l'intérieur qui nous renseigne sur l'expérience que ces danses donnent, l'expressivité qu'elles recherchent et les valeurs, profondément relationnelles, qu'elles cultivent. Il aborde aussi des questions sur les modalités de création et de transmission de danses dites « traditionnelles » (Apprill, Djakouane et Nicolas-Daniel, 2013) et nous fait réfléchir sur ce qu'apporte la découverte de pratiques dansées, issues d'horizons culturels divers, dans l'espace de rencontres qui est propre à notre monde contemporain globalisé (Shapiro, 2008).

CARINE PLANCKE : Peux-tu nous dire comment tu as appris à danser ?

Nido Uwera : J'ai commencé à danser avant d'apprendre. J'ai l'impression que j'ai toujours dansé, mais j'ai commencé à vraiment prendre des cours à partir de sept ou huit ans. Je pense que j'ai commencé à aimer danser chez moi. J'allais regarder aux

endroits où les gens dansaient, je revenais et j'imitais toutes les danses que j'avais vues. Je faisais le spectacle à la maison et j'avais hâte de grandir pour devenir une « vraie » danseuse. Les personnes qui m'ont appris à aimer la danse étaient des gens exceptionnels. Ils venaient souvent à la maison, car mon père aimait chanter, composer des chansons et faire la fête. Ils dansaient et ils chantaient merveilleusement bien. C'était un rêve. J'entendais leurs voix. Ça m'a bercée. Je peux dire que c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à danser.

CARINE PLANCKE : À quel moment as-tu entamé l'apprentissage proprement dit ?

Nido Uwera : J'avais 8 ou 9 ans, lorsque des femmes de la communauté (dont des danseuses de la Cour royale) ont pris l'initiative d'organiser des stages pour les enfants des réfugiés rwandais qui ne partaient pas en vacances, à la différence des petits Burundais qui allaient chez leurs grands-parents. On y faisait plusieurs activités, comme chanter, danser ou faire de la vannerie. J'ai tout de suite voulu faire de la danse et c'est à cette période que j'ai vraiment commencé à apprendre et à répéter. J'ai eu la chance et le plaisir d'avoir une vraie formation avec de grandes danseuses et de grands danseurs, comme Costasie Nyirankoko, Anastase Sentore, Mukazi et Florida Uwera. Pendant plusieurs années, j'ai pu bénéficier de ces formations durant les deux mois de vacances. Là s'est situé le vrai départ de l'amour, l'envie d'apprendre la danse pour de vrai, avec des profs, de progresser et de voir le progrès. C'était génial.

CARINE PLANCKE : Comment faisaient-ils pour vous apprendre ?

Nido Uwera : Ils nous montraient. Il y avait certaines personnes qui chantaient et d'autres qui dansaient. On travaillait d'abord les chansons qu'on allait danser. Les professeuses expliquaient, elles étaient très exigeantes sur tous les détails, sur la manière de se tenir, de bouger la tête, les bras, surtout les bras et le buste. Elles expliquaient et elles montraient beaucoup parce qu'on était au début de la formation. Après, évidemment, une fois qu'on avait les bases, elles laissaient les danseurs s'exprimer. J'ai pris ensuite d'autres cours avec d'autres personnes, mais, je ne sais pas pourquoi, je n'arrivais pas à m'accrocher. J'avais l'impression qu'il y avait moins de recherche de la qualité. Ma mère me disait : « Les personnes âgées ne peuvent pas être tout le temps en train d'enseigner, va dans tel groupe ». J'ai essayé, je n'y arrivais pas. Ces femmes, qui m'avaient tout appris, m'avaient donné quelque chose que je ne retrouvais pas ailleurs. Et j'ai eu la chance qu'elles donnent encore une fois des formations dans le cadre de la préparation d'un spectacle, qui devait regrouper des danses rwandaises de plusieurs régions. C'était le sommet. J'ai pu participer à plusieurs répétitions et, à chaque fois, j'ai eu des sensations énormes. Comme je ne pouvais participer à toutes les répétitions, il fallait que j'apprenne tout très rapidement, que je ne pose pas de questions pour ne pas déranger. Par chance, j'apprenais vite et j'ai eu le privilège qu'on me laisse la liberté d'improviser dans la chorégraphie. Je m'adaptais donc en permanence et les autres danseurs aussi apprenaient à danser avec quelqu'un qui ne répétait pas avec eux en permanence. Ce fut une très belle expérience. D'ailleurs, ça m'a permis de comprendre que ce n'était pas seulement la forme qui intéressait mes maîtresses en danse rwandaise. C'était le contenu. Je ne sais pas comment je peux dire. Mais elles privilégiaient ce que tu donnais. Ce que ces grandes danseuses m'ont appris, c'est cette liberté-là. En revenant sur la manière dont elles faisaient répéter, elles corrigeaient en revenant toujours sur les fondamentaux : les bras, le regard, le sourire, la manière de porter le

buste, la façon de frapper les pieds. Mais elles ne rentraient pas dans les détails. C'était à toi de capter. C'était en live. Il y avait des gens qui chantaient. Les danseuses inventaient de nouveaux pas qu'il fallait « choper ». Tu ne pouvais pas les arrêter et dire : « Tu viens de faire quelque chose, comment tu fais ? ». Impossible de refaire. On nous demandait d'être des éponges, quoi ! Il y avait de l'imitation, mais il fallait surtout être présente pour pouvoir s'imprégner de tout sans qu'on te donne des explications. Elles ne décomposaient pas le mouvement. Il fallait absorber ! Il y avait toujours une grande liberté du danseur. C'était ce qu'on privilégiait. Pour cette raison, on terminait toujours par des improvisations. Une personne va improviser et les autres la soutiennent. Elle sortait de l'ensemble du groupe et faisait un solo, en interaction avec les autres danseurs et les chanteurs. Nous, on gardait le rythme, comme le bourdon dans un chant, et la personne qui faisait un solo dansait comme elle voulait.

CARINE PLANCKE : N'imposait-on pas de limites à l'improvisation ?

Nido Uwera : Non. Par contre, on apprenait à ne pas s'éterniser. Il y a des gens qui oublient qu'ils sont avec les autres. Dans le groupe, il y avait des gens qui étaient à l'aise dans les improvisations, d'autres pas. Donc, ce n'était pas forcément tout le monde qui improvisait. On ne demandait pas aux personnes. Ça venait. Tu faisais. On ne savait pas qui allait le faire. C'était spontané, comme ça.

CARINE PLANCKE : Après cette formation, qu'est-ce qui s'est passé ?

Nido Uwera : Après, une sorte de troupe s'est formée. Les gens qui étaient dans les groupes sont repartis car le projet était fini. Mais moi, j'ai continué de travailler avec toutes ces chanteuses et danseuses, qui pour moi étaient les meilleures. Et j'avais l'impression que je me nourrissais plus avec eux. Comme je ne dansais pas dans l'optique de faire des spectacles, je travaillais pour apprendre. J'avais l'impression que je n'avais pas encore le niveau. Mais c'était le contraire. J'ai été rapidement acceptée. Et on m'a donné rapidement la liberté de faire ce que je voulais et de pouvoir improviser pendant une chorégraphie. Elles me faisaient confiance. J'étais parmi les fondatrices de l'association qui s'appelait Benimpuhwe, ce qui en français veut dire « compassion », « empathie ». On a proposé à ces danseurs et ces danseuses âgés, qui avaient le savoir, de continuer les formations. On a fondé un groupe culturel où tout le monde était invité à venir danser. Plein de gens venaient apprendre, de tous les âges. Jusqu'à ce que les vieux danseurs, nos maîtres, nous disent qu'on pouvait nous-mêmes faire des formations. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à donner des cours. C'est peu après que je suis venue en France.

CARINE PLANCKE : Tu avais quel âge alors ?

Nido Uwera : J'avais 25 ans et je suis venue à Paris, où je me suis mariée. Quand je suis arrivée, évidemment il n'y avait pas de groupe. Surtout il n'y avait pas de chanteurs, ni de musiciens et, pour moi, ce n'était pas possible de danser sur une cassette, sur de la musique enregistrée. J'étais très triste. C'était vraiment terrible. Quand ma mère est venue, je lui parlais de ce manque. Elle m'a dit sur un ton énervé : « Quand tu danses sur la musique de Bob Marley ou d'autres, c'est enregistré, ce n'est pas en live. Pourquoi tu ne danserais pas ? Tu as des cassettes, tu n'as qu'à les écouter, ça va venir ». Elle me l'a dit à la rwandaise. Ce n'était pas : « Ma chérie, essaie de ... Je comprends que c'est difficile ». Je n'en ai plus reparlé avec elle, mais à son départ, je me suis dit qu'elle avait raison. J'ai alors essayé de trouver des disques qui pouvaient me plaire, mais c'était très très difficile et j'avais l'impression de ne pas

retrouver mon univers. J'ai mis pas mal de temps, au moins un an, avant de commencer à rentrer dans quelque chose. Au départ, c'était forcé. Car la danse en live et sur de la musique enregistrée, c'est vraiment des univers et des méthodes de travail très différents. En même temps, je commençais à parler de mon projet autour de moi avec quelques personnes qui pouvaient être intéressées et c'est comme ça que j'ai commencé. Certains Rwandais étaient dubitatifs et me disaient : « À Paris, il n'y a jamais eu de groupe de danse, tu n'y arriveras pas ». Je n'y prêtais pas trop attention.

CARINE PLANCKE : Ce n'était donc pas sous forme d'une troupe ?

Nido Uwera : Non, au départ, j'ai commencé à regrouper quelques amies et on se retrouvait régulièrement. Je leur apprenais à danser. C'était pour moi, pour mon plaisir, pour continuer à danser et pour voir des copines. C'était pour la convivialité, par nostalgie. Après, les gens se sont attachés. Et puis, en 1994, 4 ans après mon arrivée à Paris, il y a eu le génocide au Rwanda. Plein de gens arrivaient et certains sont venus rejoindre notre groupe où ils trouvaient un réconfort. C'est à ce moment-là avec mes copines qu'on s'est mis en association. D'abord pour se rencontrer, s'entraider. Et partager ce qu'on aimait, la danse. Après un moment, on a senti le besoin de montrer ce que les gens avaient appris. On a fait de petites fêtes.

CARINE PLANCKE : La troupe Mpore, c'est la suite de cette initiative ?

Nido Uwera : Oui, c'est la suite, parce que le nom de Mpore, qui veut dire « courage », « réconfort », c'est à ce moment-là qu'on l'a trouvé. Parfois, je me dis qu'il faut peut-être maintenant passer à « autre chose. ». Mais on a gardé le nom.

CARINE PLANCKE : Comment tu es arrivée à garder la danse vivante, comme tu étais loin du Rwanda, sans autres troupes autour de toi ?

Nido Uwera : Déjà, pour que les danses restent vivantes, il faut qu'il y ait des gens qui les pratiquent, que ce ne soit pas juste emmagasiné quelque part. Moi, j'ai essayé de restituer, de donner ce qu'on m'avait appris. Évidemment, même si je pense que je restitue ce qu'on m'a donné, en même temps, il y a une interprétation. Mais j'essaie à chaque fois d'être le plus proche possible de ce que j'ai appris, tout en gardant la liberté que j'ai eu la chance d'acquérir et que je dois à mes maîtresses. Quand je retournais à Bujumbura, chaque fois j'allais répéter et danser avec elles. C'était comme si j'allais me ressourcer. En même temps, même si j'avais l'impression qu'on me faisait confiance, je ne me disais pas que j'avais le savoir absolu. J'étais et je suis toujours à la recherche de la qualité et de la justesse des mouvements. Être « vraie », c'est ça aussi que je cherche. C'est pour cela que ça reste vivant. Ce n'est pas figé. Le fait de la transmettre, c'est aussi ça qui garde la danse vivante. Quand j'ai commencé à danser en France, je n'avais aucun groupe ni même un DVD auquel je pouvais me référer. Je ne regardais pas des images pour ensuite danser. C'était un travail de mémoire. Donc, c'était plus fort. Il faut d'abord s'imprégner de quelque chose pour pouvoir le restituer après, comme tu l'as acquis. Et puis après, ça ressort, comme une mémoire du corps qui demande parfois beaucoup de temps et de travail pour resurgir. Les gens ont tendance maintenant à trop regarder les images. Ils veulent copier, faire du copier/coller de formes, mais sans la matière de la danse qui est d'abord intérieure. C'est de cette manière qu'on a appris et qui faisait que ce qu'on apprenait, on l'avait vraiment en soi. C'est ça que j'appelle la danse vivante. Cela reste vivant parce que ça continue et qu'on n'a pas peur des changements.

CARINE PLANCKE : Et pour créer quelque chose de nouveau dans la troupe, comment tu fais ?

Nido Uwera : J'essaie toujours de chercher, chercher des créations qui ne ressemblent pas forcément à celles de telle ou telle troupe. Je me suis toujours battue contre cela. Les danseurs de la troupe m'ont toujours proposé de faire telle chorégraphie de telle troupe. Cela a toujours été une bagarre. Je disais : « Il n'y a pas de souci, mais moi ce n'est pas la forme qui m'intéresse ». La forme est très importante, mais il faut d'abord rentrer dans un mouvement et, une fois que les danseurs seront bien dedans, ils pourront alors créer. Une chorégraphie, c'est bien, mais ce n'est pas l'esthétique seulement qui m'intéresse. On travaille d'abord des mouvements, des rythmes. Oui, j'aime les rythmes, j'aime que les gens comprennent cette histoire de rythmes, qu'on cherche ensemble, par les improvisations d'ailleurs. C'est souvent en improvisant que j'ai trouvé de nouveaux pas. Les danseurs vont alors aller eux-mêmes au-delà de ce qu'ils ont appris. C'est comme ça que je crée en fait. C'est dans les improvisations. Je vais au-delà d'un mouvement ou d'un rythme qu'on connaissait et autre chose surgit. Je ne calque pas ce que j'ai vu. Dans la danse, il y a des moments de création souvent très éphémères. Par exemple, je fais un pas. Un danseur me dit : « Ce n'est pas ce pas que tu as fait ». Et bien non, on était dans un pas, c'est vrai. Mais, de temps à autres, à force de répéter, de travailler et de reprendre, il y a autre chose qui se détache, un nouveau rythme ou une nouvelle couleur. C'est parfois très subtil et difficile à capter. Mais ce sont ces moments de grâce un peu magiques que j'aime et j'apprends aux danseurs à les rechercher.

CARINE PLANCKE : Tiens-tu compte des réactions du public ?

Nido Uwera : On tient toujours un peu compte du public. Mais, ce que je demande le plus aux danseurs, c'est d'être juste, d'être là, d'avoir une présence. Tu peux faire une chorégraphie sophistiquée, si elle n'est pas habitée, les spectateurs ne vont rien sentir. Ce n'est pas le spectaculaire qui m'intéresse. C'est que chaque danseur et le groupe qu'ils forment puissent se révéler. Danser pour donner. Il faut une espèce de générosité. C'est un risque qu'on prend de danser devant les gens. Il faut donner aux danseurs les outils pour qu'ils aient l'estime de soi. L'estime de soi, c'est être présent, ne pas surjouer, être à l'écoute des autres et partager quelque chose avec la troupe et le public. Évidemment je fais attention au public, justement en me demandant ce que je lui donne. Ce n'est pas montrer. Je ne pense pas à ce qui fera plaisir, mais à ce qu'on va partager avec le public. Et s'il faut partager quelque chose avec le public, il faut que moi je sois bien, que je sente que je suis en accord avec moi-même.

CARINE PLANCKE : Où trouves-tu la limite entre corriger le danseur et le laisser s'exprimer ?

Nido Uwera : Il y a plusieurs types de formations. Si je donne des cours à des gens qui vont faire partie de la troupe, je vais aller plus dans les fondamentaux. Il y a des choses sur lesquelles je vais revenir à chaque fois. Parce que je considère qu'elles sont indispensables pour avoir la gestuelle des danses rwandaises. Dans les danses traditionnelles, comme dans toutes les danses, tu vas répéter, répéter les mouvements plusieurs fois. Évidemment, je vais revenir sur certains détails, tout en laissant chaque danseur les rechercher tout seuls. Si j'oriente, c'est pour faire en sorte que le danseur comprenne. C'est comme si je lui donnais les outils, tout ce qu'il faut pour qu'il arrive lui-même à trouver ce qui est juste. C'est une démarche, c'est tout un processus. Cette personne-là, je vais la corriger. Mais si on peut appeler cela une correction, c'est pour l'aider à aller vers quelque chose qui va être vrai pour elle.

Je lui dis : « C'est mieux comme ça ». Mais c'est aussi pour qu'elle aille plus loin. Le corps est paresseux, il ne va pas aller tout seul au-delà de ce qu'il sait. Malgré les années, il y a toujours des choses que je découvre dans un mouvement que j'ai fait je ne sais combien de fois. Et chaque fois, je suis étonnée de trouver. Je trouve cela génial. Si j'arrête de découvrir, ça va être la fin. Je vais m'ennuyer gravement. Ça serait triste pour moi. Tant que je ne sens pas des choses nouvelles en moi.

CARINE PLANCKE : Je sais que tu pratiques également des danses contemporaines. Pourquoi as-tu fait ce choix ? Et en quoi ce choix a-t-il influencé ta pratique des danses du Rwanda ?

Nido Uwera : J'ai commencé à faire de la danse contemporaine il y a quelques années, mais c'était d'abord par curiosité. J'ai galéré. Mes premiers contacts ont été difficiles. Car les premiers stages que j'ai faits étaient accompagnés au piano et j'avais beaucoup de mal à rentrer dans ce type de musique. Mais assez rapidement c'est allé mieux. Je trouvais que c'était beau, les mouvements, les gestes, toutes les possibilités de faire parler son corps. Ce que j'ai découvert dans la danse contemporaine, c'est la liberté qu'on a de faire ce qu'on veut. Donc, au fur et à mesure que je faisais des ateliers, ça m'a plu. Ce qui m'intéresse dans la danse contemporaine, c'est la multiplicité des mouvements, de tous les gestes du corps qui peuvent être utilisés dans la danse. J'ai parfois l'impression que la musique sort du corps. Dans les danses rwandaises, on a de la musique, des chants, des percussions. Parfois je fais travailler les gens sans musique. C'est quelque chose que j'ai découvert dans la danse contemporaine. Je l'ai appliqué sur nos danses. On fait de la musique avec les pieds. Il y a plus de liberté dans la danse contemporaine. Si on est dans une danse traditionnelle, comme celle que je fais, on est dans des codes, donc on doit suivre ces codes-là, ce qui ne va pas être le cas dans la danse contemporaine, en tout cas pas dans celles que j'ai pratiquées avec mes professeurs. Mon premier professeur de danse contemporaine a été Pierre Doussaint, qui a voyagé dans divers univers. Il a fait beaucoup de danses africaines, du cirque, des arts martiaux. Donc il a une facilité et une approche des mouvements et des rythmes. C'est peut-être pour cela aussi que j'ai accroché.

CARINE PLANCKE : As-tu travaillé avec d'autres artistes en danse contemporaine ?

Nido Uwera : J'ai travaillé beaucoup avec Elsa Wolliaaston. Ses danses s'inspirent beaucoup des danses traditionnelles africaines. Mais elle a selon moi une démarche très contemporaine. Quand tu vas danser chez elle, elle te laisse t'exprimer. Elle te montre certains mouvements de base ou te les explique avec les mots, mais après chacun danse à sa manière et doit trouver sa voie. C'est par la répétition que le danseur et le mouvement se transforment et la danse est belle parce qu'elle est juste. Je pense qu'Elsa m'a beaucoup influencée. J'ai connu plusieurs cours de danse africaine, mais pourquoi je me suis arrêtée chez elle ? Peut-être parce que je retrouvais chez elle ce que j'avais trouvé chez mes maîtresses du Rwanda : la liberté de faire ce qu'on ressent et ce qu'on veut, en respectant les bases fondamentales. C'est l'état dans lequel tu es qui est le plus important. C'est cet esprit de Pierre et d'Elsa qui m'a confortée dans ce que moi je pense comme danse. Ils vont à l'essentiel. Il y a en même temps cette liberté et une pratique correcte des bases, acquise par la répétition.

CARINE PLANCKE : As-tu mieux compris à partir de là la spécificité des danses du Rwanda ?

Nido Uwera : C'est en pratiquant d'autres danses, par l'amour de danser, que j'ai compris ce que je faisais. Par ces aventures-là, je me suis rendu compte de la spécificité de certaines danses du Rwanda. Et c'est en refaisant encore ces danses que j'ai senti combien ces personnes qui me les avaient apprises ont été pour moi vraiment des personnes chères. J'avais l'amour de ces danses. Je me disais, ces danses-là, il faut que je les partage avec d'autres danseurs, pas seulement avec les Rwandais. Elles sont intéressantes aussi pour les recherches techniques et artistiques des danseurs. Il y a cette manière de frapper le sol, cette manière de rechercher l'ancrage dans le sol qui est très différente, par exemple d'autres danses d'Afrique. Puis, il y a cette histoire du buste, l'ouverture du sternum, qu'on peut trouver en Afrique de l'Ouest, mais ce n'est pas pareil. C'est comme un axe. On tourne autour d'un axe. La présence du danseur se trouve à ce niveau. Elle est à l'intérieur du ventre. Ce buste qui bouge comme ça, à gauche et à droite, devant, derrière, tout ça en même temps. Ce sont des mouvements très subtils... En fait, c'est comme des langues. Quand un Sénégalais parle le wolof, par exemple, et un Rwandais le kinyarwanda, ce n'est pas pareil. La musicalité diffère selon la langue. C'est la même chose avec la danse.

CARINE PLANCKE : En quoi la manière de frapper le sol est-elle différente ?

Nido Uwera : Pour moi, c'est le son. Il y a un son spécial. Et figure-toi, un jour, j'ai fait un atelier de danses du Sri Lanka et j'ai retrouvé des frappes similaires. Alors que des musiciens de ce pays m'accompagnaient, je me suis retrouvée à improviser des danses rwandaises sur des rythmes du Sri Lanka. C'était génial ! Ils étaient super contents et ils étaient étonnés que je danse autre chose que ce qu'ils faisaient.

CARINE PLANCKE : Et au niveau de la gestion de l'énergie ? C'est différent ?

Nido Uwera : C'est une autre énergie, alors que ce sont des danses d'apparence facile. Il y en a que ça perturbe. J'ai récemment donné un stage. Il y avait une Camerounaise qui est une danseuse sublime. Et là, elle a ramé. Elle avait beaucoup de difficultés. Loin de l'image qu'on a parfois de la danse africaine, les danses rwandaises sont très intérieures, beaucoup dans le lâché et surtout dans le retenu. Comme si c'étaient les émotions qu'on retenait, sans trop les montrer. C'est moins marqué dans la plupart des danses que j'ai pratiquées. Ou sinon, c'est que je les danse avec cet esprit-là.

CARINE PLANCKE : Est-ce possible pour toi de transmettre la danse rwandaise sans faire référence à la culture rwandaise et à son esthétique et sa morale ?

Nido Uwera : Si je donne un atelier où il n'y a pas de Rwandais, j'ai l'impression d'un manque. C'est par rapport aux gens qui m'ont transmis ces danses. Je leur dois quelque chose. J'ai parfois le sentiment que mes maîtresses de danse sont là, qu'elles sont présentes à mes stages. J'ai l'impression qu'elles sont toujours avec moi, qu'elles m'accompagnent et qu'elles approuvent ma démarche. Inconsciemment, je leur demande leur avis. Parfois, évidemment, je suis juste centrée sur le mouvement, sur la gestuelle, les attitudes, sans faire une connexion avec l'histoire du Rwanda et tout ce qui va avec. Je suis complètement déconnectée du background, de la culture, du poids de l'origine. Je suis juste dans le mouvement, dans la technique, dans la création. Il s'agit de manières différentes qui sont toutes les deux intéressantes. Ceci dit, souvent je suis dans le partage et dans l'échange, parce que j'aimerais qu'on parle du Rwanda et qu'on le vive autrement qu'à travers le regard du génocide. Le génocide tue la culture. Parfois je suis tellement dans la technique, dans la recherche du

mouvement juste, que j'en oublie le poids de l'histoire, qui peut être encombrante pour les gens qui ont peur d'aller vers des cultures qu'ils ne connaissent pas ou peu.

CARINE PLANCKE : Quel est, selon toi, l'avenir pour les danses au Rwanda ?

Nido Uwera : Malheureusement, au Rwanda maintenant, il y a une tendance au mimétisme qui fait que les gens copient les groupes qui sont en vogue. Ces groupes-là sont devenus la référence. J'ai peur qu'il n'y ait plus d'écoles, au sens où avant il suffisait de regarder une personne danser pour reconnaître la troupe ou l'école (*itorero*) qui l'avait formée. On reconnaissait la touche. Il n'y avait pas d'uniformité. Maintenant, oui et ça m'inquiète. J'espère que ça ne va pas durer. C'est peut-être une phase et, comme le Rwanda est dans cette hâte de se reconstruire, on n'a pas trop le temps de s'arrêter à ces « détails ». Les danseurs, comme les autres, il faut maintenant qu'ils fassent des choses qui marchent, qui soient rentables. On est donc dans l'économie, avec un risque de formatage et d'uniformité, qui est aux antipodes de la très grande diversité sociale et régionale des danses traditionnelles rwandaises. De même, on ne voit plus de personnes âgées danser, ce qui me rend assez triste. Les gens de mon âge ne dansent plus, alors que les personnes qui m'ont appris à danser dansaient toujours à plus de 80 ans. Il y a aujourd'hui une profusion de troupes et de créations, mais qui font toutes un peu la même chose et où on privilégie le spectaculaire et l'efficacité. Cela enlève la poésie. C'est devenu comme un business. Franchement, ça me fait un peu peur.

CARINE PLANCKE : Finalement, quels sentiments te donnent les danses du Rwanda ? Qu'apportent-elles à ta vie ?

Nido Uwera : De l'estime. Je pense que l'histoire de la danse rwandaise pour moi est liée au fait que, bien que née au Burundi, où mes parents s'étaient réfugiés après les massacres des Tutsi au Rwanda, j'y ai toujours été considérée comme une étrangère. Les chants et les danses du Rwanda, je les trouvais tellement beaux que je me reconfortais en eux. Une fois à l'école, alors que j'avais 7 ou 8 ans, on a demandé à tous les élèves étrangers et en particulier aux réfugiés rwandais de « lever le doigt », ce qu'on m'a obligé à faire. C'est à ce moment que j'ai pris conscience d'être une « étrangère », ce qui a provoqué chez moi un certain sentiment de gêne et même de honte. Ce sont les danses et les chants du Rwanda, que je trouvais très belles, qui m'ont permis de me construire et de m'estimer. Mais il y a aussi le plaisir. Elles m'exaltent, ces danses-là. Si, au départ, je tenais à les apprendre et à les partager parce que ça consolidait mon identité, après, c'est parti sur un autre plan, dans le sens d'un équilibre qui me fait du bien et qui fait que je vais être bien avec les autres. La danse, c'est aussi une manière de chercher à communiquer avec les autres. J'ai l'impression que j'ai plus de facilité à exprimer mes sentiments avec la danse. Et puis, j'aime la rencontre et la convivialité. La danse, c'est toujours une manière d'aller vers les autres, de partager avec les autres. C'est aussi une façon de parler de soi, de son univers, de ses origines et de ses envies. Moi, mes envies c'est d'être ensemble avec les autres. Voilà.

BIBLIOGRAPHIE

APRILL Christophe, DJAKOUANE Aurélien et NICOLAS-DANIEL Maud (dir.), *L'enseignement des danses du monde et des danses traditionnelles*, Paris, L'Harmattan, collection « Logiques sociales », 2013.

LASSIBILLE Mahalia, 2004. « 'La danse africaine', une catégorie à déconstruire : une étude des danses des WoDaaBe du Niger », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 44, n° 175, 2004, pp. 681-690.

NKULIKIYINKA Jean-Baptiste, *Introduction à la danse rwandaise traditionnelle*, Tervuren, Musée royal d'Afrique centrale, 2002.

SHAPIRO Sherry (dir.), *Dance in a World of Change : Reflections on Globalisation and Cultural Difference*, Champaign, Human Kinetics, 2008.

RÉSUMÉS

Cet article est la transcription d'un entretien avec Nido Uwera, chorégraphe rwandaise et directrice artistique de la troupe Mpore. L'artiste revient sur son parcours depuis son enfance comme réfugiée au Burundi jusqu'à sa pratique actuelle d'interprète, de chorégraphe et de pédagogue au sein de la communauté rwandaise et dans le milieu artistique en France. Elle explore les modalités de création et de transmission des danses traditionnelles du Rwanda et cherche à déterminer les spécificités de leur gestuelle et de leur expressivité, dans une perspective de rencontres et d'échanges avec d'autres pratiques dansées et, en particulier, des formes de danse contemporaine. Elle développe ainsi de nombreuses nuances entre forme et contenu, imitation et imprégnation, création et interprétation, qui sont toutes au cœur des interrogations perpétuelles sur l'art de danser.

This article is a transcription of an interview conducted with Nido Uwera, Rwandan choreographer and artistic director of the Mpore troupe. The artist revisits her dance history from her childhood as a refugee in Burundi until her current practice as an interpreter, choreographer and teacher in the Rwandan community and in the artistic world in France. She explores the modes of creation and transmission of traditional Rwandan dances and tries to determine the specificity of their body movements and expressive power, taking a perspective of encounter and exchange with other dance practices, in particular, with forms of contemporary dance. In this way, she develops numerous nuances between form and content, imitation and impregnation, creation and interpretation, all of which are central to the ongoing interrogations on the art of dancing.

INDEX

Mots-clés : Rwanda, création, interculturalité, Uwera (Nido)

Keywords : Rwanda, creation, transmission, Uwera (Nido)

AUTEUR

CARINE PLANCKE

Carine Plancke est docteure en ethnologie et anthropologie sociale et membre de la troupe Mpore. Elle mène actuellement des recherches postdoctorales sur les danses traditionnelles du Rwanda et sur leurs transformations récentes. Par cet entretien elle donne la parole à celle qui l'a initiée à cette forme d'expression et lui a donné l'envie de l'approfondir autant dans sa pratique que dans ses recherches.